

MÉMOIRE JUIVE DE PARIS

Bulletin n° 12

Octobre 2003

édito

Depuis la « der des ders », on a perdu bien des illusions ! La seconde guerre mondiale a coûté cher, mais le sang continue de couler. Ceux qui ont vécu cette période se souviennent de l'enthousiasme des rescapés de la « Shoah ». Les plus optimistes voyaient dans l'arrêt des affrontements la fin d'une guerre qui n'avait fait que trop de victimes. Malheureusement, le monde n'a pas su rendre à la paix la place espérée.

Et nous ne pensons pas seulement à la terre d'Israël. Dans ce pays qui a choisi comme salut le beau message de « shalom », on continue à faire couler le sang. Solidaire du peuple d'Israël, je me garderai d'analyser une situation sans perspective d'un proche espoir de paix. Et ce n'est pas seulement valable pour Israël et ses voisins. Ailleurs aussi, le sang continue à couler. Et pourtant, ô paradoxe ! des gens voyagent. On ne reste pas chez soi, on veut découvrir un monde qui évolue malgré la tragédie vécue par l'Amérique (entre autres), et tant de pays entraînés dans des conflits.

On aimerai, en cette fin d'année si proche, adresser un message d'espoir à notre jeunesse.

On aimerait, l'assurer que les horreurs des temps passés ne se reproduiront pas.

Et pourtant, le travail pédagogique sur la Shoah n'a jamais cessé. Les voyages à Auschwitz se poursuivent, des films veillent sur notre mémoire, et ce n'est que justice.

Nous avons conscience que l'on ne saurait voir s'effacer des pays notre histoire, cette tragédie unique au monde.

Tout pas vers l'arrêt des hostilités est salutaire.

L'espoir n'a jamais faibli, restons mobilisés.

Mais parallèlement, nous voulons garder la foi en un sursaut de la conscience humaine.

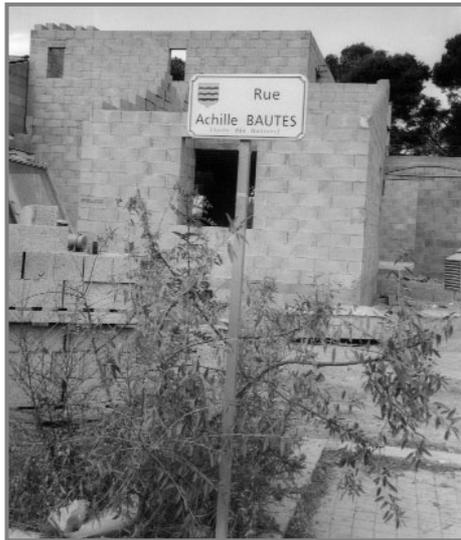
**QUAND LE
SANG
COULE**

Henry Bulawko

A GIT GEZIND YOUR

CHANA TOVA

Le 16 juillet 2003, Jean Brauman et moi-même avons été invités à Agde où ont eu lieu deux cérémonies; l'une commémorant le Vel d'Hiv et les Justes, et une autre à la mémoire de David Blum, jeune résistant de l'OJC. Cette journée a été organisée par Monsieur Gilles Etorré, maire d'Agde et Monsieur Georges Schneck, ancien de l'OJC, Président honoraire du Consistoire de Belgique et Président du Musée Juif de Bruxelles. Un camp a existé à Agde (Hérault) de 1939 à 1942. Il avait été créé pour interner les « indésirables », réfugiés espagnols, Juifs d'Allemagne, d'Autriche, Tsiganes et autres. À la fermeture du camp, les survivants ont été dirigés sur les camps de Rivesaltes, Noé et Drancy. Pourtant à Agde, des habitants ont lut-



té contre la situation. Des familles ont ouvert leurs portes aux pourchassés. Des résistants ont été déportés. Quatre familles à Agde ont reçu le titre de *Juste parmi les Nations*, dont Achille Bautes, qui a abrité David Blum et son jeune frère Jacques, alors qu'ils étaient de jeunes adolescents; leurs parents étaient abrités par la famille Joly. David a ensuite participé à la résistance dans les rangs de l'Organisation Juive de Combat. En 1943, à Saint Martin de Vésubie, il organise le sauvetage de près d'un millier de Juifs des différentes assignations à résidence et groupements de travailleurs étrangers (GTE) de la région, en les faisant passer en pleine nuit, à travers la montagne, les conduisant en Italie. Plus de six cents personnes arriveront dans ce pays, sans être arrêtées par

les Allemands ; parmi elles, notre amie, Madeleine Senior, membre du bureau de la Mémoire Juive de Paris. David Blum est revenu aussitôt d'Italie pour continuer le combat. Le 22 juillet 1944, il sera blessé et arrêté, rue de la Pomme à Toulouse, au siège de l'Armée Juive, lors d'une souricière installée par la Gestapo. Incarcéré à la prison Saint-Michel, il sera déporté le 30 juillet 1944 à Buchenwald, d'où il reviendra. Demeurant à Bruxelles, il est resté pendant plus de 50 ans en rapport avec la ville d'Agde dont il a été fait citoyen d'honneur. Sur « la place du Camp » ont été érigées trois stèles. L'une aux 41 Juifs déportés d'Agde; la seconde aux quatre familles de Justes (sous leurs noms est gravée la mention *Le Peuple Juif Reconnaisant*).



Enfin, la troisième rappelle les camps vers lesquels les résistants agathois ont été déportés. La cérémonie s'est tenue sur cette place où les honneurs militaires et civils ont été rendus et les trois stèles ont été fleuries par le jeune maire de la ville et



d'autres français et belges. Parmi les nombreux drapeaux, flottait celui des déportés juifs de Belgique, porté par le petit-fils de David Blum (disparu il y a deux ans). Puis la foule s'est rendue à la mairie où Lucien Lazare, historien auprès de Yad Vashem, a remis le Dictionnaire des Justes de France à chacune des quatre familles des Justes de la ville d'Agde. Agde construit actuellement un nouveau petit quartier dont les rues portent les noms de David Blum et des Justes agathois.

Je voudrais aussi remercier la famille Bautes qui nous a si chaleureusement reçus, de même les frères, la sœur, les enfants et petits-enfants de David, venus de Belgique et des États-Unis pour commémorer la mémoire de cette époque ■

CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE DERNIER - Victor Zigelman

Puisque l'on est entre amis, permettez-moi d'écrire comme on parle, à bâtons rompus et sans thème précis. Passons sur les informations de ce monde désespérant où les certitudes le disputent au fanatisme. Ce qui n'empêche personne de manger son plateau-repas devant la télé.

Évoquant des souvenirs, c'est naturellement les années d'occupation qui remontent à la surface. Les affaires personnelles ou intimes deviennent secondaires devant les faits qui témoignent de l'Histoire. Des faits dont l'explication m'est parfois parvenue quelque cinquante ans plus tard. Au printemps 1942, résistant de 15 ans 1/2, on m'avait chargé de surveiller des lieux et de filer certaines personnes. Clan-déstiné oblige, je ne posais pas de questions.

Pendant deux jours, j'ai donc surveillé un petit pavillon, rue de la Colonie, dans le treizième arrondissement de Paris, où la boîte aux lettres était au nom de Rabinovitch. Un demi-siècle plus tard, je rencontre Adam Rayski, qui fut un de nos grands dirigeants, et je lui demande s'il était au courant de cette surveillance et s'il peut m'expliquer pourquoi.

- « Mais bien sûr, c'était une de mes planques ! »

- « Rabinovitch, un nom dangereux, non ? »

- « C'était le domicile de la femme d'un prisonnier de guerre et de ce fait on pensait à tort qu'il n'y avait là ni risque ni danger ».

D'autres fois, le mystère est resté entier. Qui était ce type, brun, svelte, les cheveux rejetés en arrière, qui partit de la rue de la Petite Pierre, enleva son étoile rue de Charonne, descendit aux Buttes-Chaumont et s'engouffra dans un immeuble rue Pradier. Dix minutes plus tard arrive une voiture militaire. Des officiers allemands en descendent et pénètrent dans l'immeuble. Un quart d'heure après ils repartent. Encore un moment et « mon » bonhomme ressort. Avait-il un rapport avec les Allemands ? Hasard ou coïncidence ?

Dans les mois qui suivirent la Libération s'est tenue une réunion (je n'en sais plus l'objet) à la Société d'Encouragement, place Saint-Germain des Prés. Dans l'assistance je vois « mon » bonhomme. Je cavale aussitôt au poste de police de la rue de l'Abbaye

- « Il y a un "collabo" qu'il faut arrêter ! »

Deux policiers sont venus le cueillir et je

me suis laissé dire qu'il avait été interné à Drancy, avec les collaborateurs. Qui était-il ? Soupçonné de quoi ? Je ne l'ai jamais su, mais ce que je sais en revanche, c'est que j'étais un jeune inconscient, fanatique et dangereux.

Pourquoi, avec André Engros, armés de coups de poing américains, sommes-nous allés casser la mâchoire d'un certain B..., rue des Petites Écuries. D'un autre encore, un tricoteur, passage des Fours-à-chaux, qui nous a poursuivis pour récupérer les pièces des machines que Lipa et Lissner avaient emportées et qu'on lui a rendues !

Je me souviens comme hier du 12 juin 1942 où, avec Lipa (mon chef, 20 ans !) j'ai matraqué un monsieur R..., rue du Château d'eau, ce qui m'a valu d'être arrêté pour 48 heures de garde à vue au commissariat du passage du Désir (un beau titre !) d'où je suis sorti par miracle. Souvent, je suis passé à côté de l'événement. La semaine précédant la Libération, on naviguait entre la mairie du XI^e arrondissement et les barricades (mais on était sans armes). Surtout on occupait un local de « La Colonie Scolaire » 36 rue Amelot.

On y était encore quand de Gaulle défilait sur les Champs-Élysées.

Je me souviens du 24 août 1944 au soir. J'étais place de l'Hôtel-de-Ville accueillant le capitaine Dronne et les trois premiers chars de la 2^e D.B de Leclerc. S'arrête là une voiture marquée FFI. Un galonné, accompagné d'une charmante jeune fille, me demande si je connais un endroit où garer sa voiture pour la nuit. Utile et dévoué, je me mets aussitôt en quête. Rue de la Verrerie, en face du BHV, je trouve une concierge qui accepte la voiture dans la cour. Les locataires nous font un triomphe.

Une famille de chocolatiers, les Vinay, nous invitent pour le champagne ; puis le gradé FFI s'en va pour sa nuit d'amour, me confiant la garde de la voiture. Vers minuit, la petite bonne du chocolatier est venue me rejoindre... Comme j'étais timide, qu'elle sentait le graillon, j'ai parlé, parlé... Déçue, au bout d'un moment elle est remontée dans ses appartements, sous les toits. Voilà comment j'ai failli devenir un héros de notre temps si je n'avais pas passé sur une banquette, la nuit mémorable de la Libération.

Mes parents étaient des gens simples. Ils fonctionnaient selon les dictons qui sont, comme chacun sait, la Sagesse des Nations. (Curieusement on découvre que

chaque proverbe, chaque aphorisme a son contraire. Ce qui fait que l'on peut dire n'importe quoi et l'opposé. On entend ça souvent dans la pratique politique).

Mon père, quand je renaçais, m'obligeait par : « Quand il faut, il faut ! » qu'il prononçait « kantifou i fou » et aussi :

« Quand on botte les fesses ça rentre dans la tête ». Ma mère, elle, invoquait la chance « mazel » : « Faut pas être beau, faut pas être intelligent, faut avoir de la chance ».

Et nous voici déresponsabilisés.

Avec plus de trois quarts de siècle sur les épaules, je peux dire que j'ai eu de la chance.

Je me souviens (comme disait Perec) d'un jour, en 1943 où j'avais très faim. Dans la rue, j'achète une botte d'oignons – en vente libre – que je dévore avec une ration de pain (J3 = 250 grammes).⁽¹⁾

Ce soir là, dans le couloir du métro Châtelet, je tombe sur un barrage de police. Je ralentis le pas pour laisser passer devant moi les gens à ma hauteur. Calculant ainsi que les policiers seraient occupés quand j'arriverais. Ce qui se produisit, mais le brigadier, un peu à l'écart, lui, était libre. Il s'avance vers moi pour la fouille.

- « Tes papiers, qu'est-ce que tu as dans ton sac ? »

- « Dans mon sac j'ai des bouquins, je suis étudiant »

Sans le faire exprès je lui parle de très près, sans me rendre compte que je lui souffle dans le nez. Je le vois faire un brusque écart en arrière et sans insister il me laisse passer. Ouf ! mes papiers étaient tellement faux qu'il valait peut être mieux ne pas en avoir.

Depuis, quand j'entends « Les Oignons » de Sidney Bechet, je pense à ce brigadier qui en détestait l'odeur, et à ma mère pour qui la chance décide de tout.

Que me serait-il arrivé, si j'avais mangé du caviar ? ■

(1) Le rationnement alimentaire, pendant la guerre, et quelques années après, était défini par des catégories de population avec des droits différents, aussi bien en quantité qu'en variété de produits. Ainsi, les enfants étaient classés en : E, J 1, J 2 et J 3.

E, c'était les tout petits, les autres selon les âges. Il y avait aussi un classement pour les « Travailleurs de force » – T – Ils avaient droit à davantage de pain et de viande. Ceux qui avaient droit à de la viande c'était 90 g sans os ou 150 g avec os par semaine !



Drôme, par le petit « Train des Alpes » à partir de Nice. La prochaine récolte de lavande doit nous donner une chance de gagner un peu d'argent, et ce fut le cas.

La récolte terminée, au début du mois de septembre, nous décidons de tenter notre chance en Suisse auprès des Anglais. Nous sommes arrêtés à Genève en sortant du consulat anglais que nous avons essayé de contacter en

connaître les différents éléments de l'armée.

Nos missions en France duraient de deux à trois semaines. Nous utilisions des boîtes à lettres sécurisées pour communiquer. Au bout de ce laps de temps nous revenions en Suisse pour faire le point sur notre travail et nous reposer quelques jours à Genève, avant de repartir.

La région de Dijon me fut attribuée. Di-

jon étant un centre important de la Wehrmacht: (États-Majors, Contre-espionnage et Gestapo).

Début mai 1941, je suis arrêté par une patrouille al-

Périple d'un Juif polonais qui se voulait français

Le 15 juillet 1940, suite à l'appel du général de Gaulle, avec des camarades, nous formons un des premiers noyaux de résistance, à Paris XIX^e.

Mais comment résister à 18 ans et avec peu de moyens? Nous commençons par déchirer les affiches allemandes et coller à leur place des affichettes recopiant les nouvelles de la B.B.C.

Très vite, nous nous sommes rendu compte du côté éphémère et un peu dérisoire de cette activité. Ne connaissant pas d'autres groupes de résistants, nous décidons d'essayer de rejoindre le général de Gaulle à Londres; nous sommes quatre camarades.

Au début du mois d'août 1940, nous sommes informés qu'il existe une possibilité de passer en Espagne à partir de Perpignan. Cette information s'avère infondée, « tuyau crevé », comme bien d'autres. Nous sommes arrêtés par les gendarmes à la gare de Perpignan, qui après interrogatoire, nous relâchent et nous conseillent de rentrer chez nous; ce que font deux de nos camarades. Avec Fabien de Cortés, nous recherchons une autre possibilité, et filons sur Marseille, avec l'espoir de trouver une embarcation pour Gibraltar ou l'Afrique du Nord. Échec, par insuffisance de moyens. Nous poursuivons jusqu'à Nice dans l'espoir de trouver un bateau de pêche qui accepterait de nous aider, sans succès.

La « Côte » grouillait de monde qui cherchait à échapper à l'occupant. Nos ressources commencent à baisser, les prix augmentant tous les jours; impossible de trouver du travail. Sur un conseil, nous nous dirigeons vers la

vain.

Emprisonnés à Genève en septembre 1940, nous sommes interrogés par l'adjoint du chef de la police du canton de Genève, Monsieur Fernand Demière, à qui nous nous confions. Il s'avérera, par la suite, que ce policier était un sympathisant de la cause alliée. Il nous propose de travailler pour le Service de Renseignements suisse, et ensuite, nous met en contact avec l'Intelligence Service (I.S.), dont le chef n'était autre que Monsieur Victor Farrel, le consul britannique que nous avons essayé de contacter en vain, à notre arrivée à Genève.

Nous acceptons de travailler avec tous ceux qui combattent l'Allemagne, et qui pourraient nous donner par la suite une chance de rejoindre le général de Gaulle. C'est ce que nous demandons aux gens de l'I.S. et qu'ils nous accorderont par la suite.

À cette époque, les mouvements des troupes allemandes le long de la frontière suisse inquiétaient beaucoup les Helvètes comme les Alliés, pour le déroulement des opérations à venir.

Notre rôle consistait à recueillir des renseignements sur les mouvements de l'armée allemande et sur son armement.

Une formation rapide nous apprit à re-

cevoir la frontière suisse que je venais de quitter pour une mission. Heureusement, j'avais réussi à me débarrasser des documents compromettants.

Je fus emprisonné à Besançon, soupçonné d'espionnage, menacé de la peine de mort. Après trois mois d'interrogatoires, je fus condamné à quatre mois de prison, pour le motif de: « *m'être trouvé dans une zone interdite, sans autorisation* ». L'espionnage n'ayant pas pu être prouvé.

Après une période de repos à Genève, je repars en mission avec l'autorisation de ramener mon frère cadet en Suisse.



Simon Hercenberg en formation à l'École de bombardement de Jarvis dans l'Ontario au Canada

Il a été recueilli à Genève par une famille juive où il a passé la période de la guerre.

Je ne m'étais pas fait recenser comme Juif. Au cours d'un passage à Paris, en septembre 1941, je commets l'imprudence de vouloir faire valider

ma carte d'identité d'étranger, qui arrivait à terme. Arrêté dans le bureau du Service Étranger de la Préfecture de Police à Paris, je suis enfermé dans un local clos, avec nombre des nôtres qui avaient subi le même sort.

On m'emmène à pied au dépôt, quai de Gèvres, les menottes aux poignets (cela fait un drôle d'effet dans la rue !) et on m'enferme dans une cellule où il y avait déjà sept ou huit personnes, dormant par terre, sans pouvoir se laver, pratiquement sans manger. Au bout de trois jours, je passe au service anthropométrique ; j'ai compris alors, pourquoi les gens qui passaient par ce service, après la détention, avaient tous l'air d'assassins.

Je fus présenté à un juge d'instruction au Palais de Justice.

D'emblée, je lui dis : « *Je ne sais pas qui vous êtes, mais je vous informe que je sors d'une prison allemande, soupçonné d'espionnage* ». Il me répond qu'il est Alsacien, mais qu'il ne peut rien dans ma situation. Je lui demande s'il y a une possibilité de liberté provisoire. Il me répond que si c'était possible, la Gestapo

serait avertie et m'arrêterait à ma sortie de prison.

Transféré à la prison de la Santé, enfermé dans une cellule où il y avait déjà trois détenus. J'étais le quatrième, comme il n'y avait que deux couchettes, c'était le ciment qui m'attendait pour la nuit. Le premier détenu était arrêté pour trafic de faux tickets de pain, le deuxième, un employé de la S.N.C.F, volait des colis, le troisième pour vol à main armée.

« *Tu es là pourquoi ?* » me demandent-ils.

« *Juif !* » je leur réponds. Au vu de la mine pleine de compassion de mes co-détenus, j'avais presque honte d'être là pour si peu.

Au bout de huit jours, à ma grande surprise, je fus relâché. Persuadé qu'il

s'agissait d'une manœuvre, je pris de nombreuses précautions avant de rejoindre des amis.

Entre temps, un avocat d'office me fut attribué (je ne l'ai jamais vu) ; il s'était présenté chez ma mère pour lui dire que je risquais d'être fusillé, à moins qu'elle puisse verser une forte somme pour acheter des complicités. Aussi, ma mère a été très surprise de me voir arriver quelques jours après la visite de cet avocat. Je n'ai jamais su si je devais ma liberté à ce juge d'instruction, mais c'est est probable. Il s'appelait Jean Tesnière.



Simon Hercenberg en Angleterre dans la R.A.F. (Sous le triangle blanc).

J'appris ensuite que je fus condamné à six mois de prison pour : « *infraction à la loi sur le recensement des Juifs* ». J'ai bien sûr, « oublié » de me présenter à la convocation du Tribunal !

Je repris mes activités peu de temps après. Mais la Gestapo était sur mes traces. Des agents se présentèrent à mon domicile, à Dijon, pendant mon absence. Par précaution, je rentre en Suisse. L'I.S. estime que je suis « brûlé » et me propose de rejoindre Londres, comme nous en avions convenu au début de notre collaboration. La précipitation des événements ne me laisse plus le temps d'organiser un refuge pour mes parents.

Restés à Paris, ils furent arrêtés en juillet 1942 et déportés à Auschwitz, comme la plus grande partie de ma fa-

mille.

Vers la fin mai 1942, je quitte la Suisse définitivement, pour Londres, via l'Espagne et Gibraltar, emmenant avec moi deux aviateurs alliés, confiés par l'I.S.

Je dois attendre longuement à Gibraltar, de lourdes pertes ayant été subies par la marine anglaise, je n'arrive à Londres que vers la fin août 1942. J'y apprend l'arrestation de mes parents. Lorsque j'arrive à Londres c'était l'une des périodes de tension entre le général de Gaulle et Winston Churchill. Je demande audience au général qui me

fait recevoir par son adjoint, le colonel Passy à qui je fais part de mon désir de m'engager dans les Forces Françaises Libres.

Les recommandations de l'Intelligence Service me desservent dans cette période de crise qui règne à ce moment. Ma collaboration avec le S.R. suisse, avec l'I.S., avec les réseaux pro-américains de l'Ambassade de France à Berne et mes trois emprisonnements, se retournent contre moi. Je suis suspect (j'ai pu le vérifier plus tard). Le colonel Passy me propose un engagement dans la Légion Étrangère,

car je n'étais pas français. Je lui réponds : « *Étranger pour étranger, je servirais chez des étrangers, mais pas dans la Légion* ».

Je me retrouve à la rue, sans argent. Heureusement, les services britanniques me soutiennent ; ils me proposent de me faire entrer dans la R.A.F. (Royal Air Force) qui m'accepte dans ses rangs, dans le personnel navigant. Je suis devenu le « frenchie » de l'escadrille, portant fièrement le mot « France » sur mes épaules. Je suis envoyé au Canada pour subir une formation comme bombardier-mitrailleur.

Simon Hercenberg (suite)

Cela dure une année, puis devenu opérationnel j'accomplirait des missions au dessus de la France, de la Belgique et aussi de l'Allemagne.

Avant mon engagement dans la R.A.F, je suis sollicité par la B.B.C pour participer à l'émission intitulée: « *Les Français parlent aux Français* ». J'ai l'honneur, lors de ma première intervention, le 9 novembre 1942, de faire un appel à la jeunesse française,

Moi, qui avais tellement écouté la B.B.C en secret, je deviens un de ceux qui « parle à la radio »! J'interviendrai trois fois derrière le micro, m'adressant aux Français depuis Londres. Après ma démobilisation, de retour en France (où je ne retrouve plus personne) j'entreprends des démarches pour obtenir ma naturalisation; je demande le soutien du Ministre de la Guerre à qui j'avais communiqué mes différents états de service.

Le 15 avril 1947, je reçois une lettre du Cabinet du Ministre qui regrette de ne pouvoir m'aider: « Étranger, vous avez servi dans une organisation étrangère » (il s'agissait bien sûr de la R.A.F).

Enfin, je reçois le document tant attendu le 30 juin 1947.

Si seulement j'avais été footballeur cela aurait probablement été plus simple! ■

Simon Hercenberg

Pour mieux connaître le parcours exceptionnel de Simon Hercenberg, vous pouvez consulter le dossier qui le concerne au Centre de Documentation Juive Contemporaine (CDJC) 37 rue de Turenne 75003 Paris.

LA VÉRITÉ QUE L'ON CACHE NE SE DISSOUT JAMAIS⁽¹⁾

Véra Steinfeld

Je pensais écrire quelques mots sur le dernier livre de Françoise Giroud, « *Les taches du léopard* »⁽²⁾ (proverbe africain signifiant que les taches du léopard ne s'effaçaient jamais), qui m'a laissée perplexé.

Ce livre conte le parcours d'un jeune Français, catholique, découvrant sa judéité et la recherchant.

J'avais entendu que le sujet était peut-être autobiographique.

C'est en lisant le livre de Christine Ockrent, « *Françoise Giroud, une ambition française* »⁽³⁾, au chapitre « mère » que j'ai compris le sens du livre de Françoise Giroud.

Elle occultait son appartenance au peuple juif, voulant être française avant tout.

Lorsque son petit fils lui a demandé s'il était juif, elle s'est sentie obligée de lui dire la vérité sur son ascendance.

Après cette révélation, il a fait un retour vers le judaïsme.

Le parcours de ces deux jeunes gens, un fictif, l'autre réel, dans la recherche de leur origine juive, est intéressante ■

(1) de Françoise Giroud dans « *Les taches du léopard* » page 18

(2) (3) Éditions Fayard

En ce moment le cinéaste israélien, mais très français par ailleurs, Amos Gitai est à l'honneur.

Rétrospective de son œuvre à Beaubourg, du 1^{er} octobre au 3 novembre, parution de trois DVD publiés par Arte-vidéo, la télévision diffusera certains de ses films (voir vos programmes favoris) et enfin la sortie en France de son dernier film, *Alila*.

On peut ne pas être toujours d'accord avec cet artiste, mais on ne peut pas être indifférents à certaines de ses œuvres (ex. Kad-dosh, Kippour,...).

Le film « *Le tango des Rashevski* » a fait parler. Beaucoup l'ont vu. Certains ont adoré, d'autres ont été mitigés, enfin d'autres ont détesté. Film bien interprété par des comédiens aussi différents que Michel Jonaz et Daniel Mesguich ou Ludmilla Mikaël, il a posé tout de même une question récurrente. Peut-on encore être juif quand on s'est éloigné des rites et traditions et de la religion? Bien sûr, ce film ne donne pas la solution (y en a-t-il une?) mais il apporte une bonne distraction, sans vulgarité ni excès de grimaces tant gestuelles que verbales.

En octobre 2002, lors d'une réunion de bureau de la Mémoire Juive de Paris, une lycéenne est venue nous voir, dans les locaux du CDJC. Elle avait entendu parler de Papon et de son procès. Elle voulait présenter au Bac un travail sur ce sujet.

Nous nous sommes entretenus avec elle, et je l'ai mise en relation avec Léon Zyguel, déporté depuis Bordeaux à 15 ans avec les siens. Il fut partie civile lors du procès de Papon.

Nous témoignons souvent avec Léon devant les élèves des écoles, en mémoire des enfants juifs morts en déportation.

Notre sympathique visiteuse, Julie Barrère, fit son travail et obtint 19 sur 20 pour ce sujet présenté au Bac.

Cette rencontre fut donc fructueuse pour elle et une grande satisfaction pour nous tous.

Nous publions, ici, la gentille lettre de remerciements que nous avons reçue ■

Rachel Jedinak

Paris, le 20/09/03

Bonjour à tous

Je souhaitais une dernière fois vous remercier pour l'aide que vous m'avez apporté lors de ma visite au Mémorial en Octobre dernier.

Je vous avais promis de vous envoyer une copie de mon dossier voici chose faite.

Grâce à votre gentillesse j'ai obtenu au baccalauréat une note de 19/20.

Je me rend compte que des gens comme vous, qui, sans recevoir de l'argent, vous rendent service sont de plus en plus rares.

Vous souvenez-vous de la question que je vous avait posé lors de ma visite ?

La question était la suivante :

"Avez-vous pardonné et tourné la page malgré toutes les épreuves que vous avez traversées ?"

Je pense avoir, grâce à mes recherches et aux divers entretiens, trouvé une réponse à ma question.

Il est impossible de tourner une page aussi

lourde d'histoire, surtout quand personne demande pardon. Je pense sincèrement que la guerre vous a tous rendu conscients des choses primordiales de la vie.

On vous a volé une partie de votre enfance vous avez très tôt été confrontés à la détresse humaine mais, aujourd'hui, vous appréciez je pense deux fois plus la vie que n'importe qui d'autre.

Alors non, tourner la page et pardonner ne sont pas envisageables, mais, en ce qui concerne votre "reconstruction personnelle" je pense que votre guerre vous a renforcé. D'une certaine manière, vous avez su puiser dans ces événements la force de vous reconstruire aujourd'hui, ce qui a fait de vous les personnes les plus serviables que j'ai rencontré.

Je n'oublierai jamais ce geste qui peut pour vous sembler anodin mais qui pour moi représente beaucoup.

Merci encore.

Julie BARRÈRE

Tous les textes qui paraissent dans ce bulletin le sont sous la seule responsabilité de leurs auteurs

Le 20 juillet dernier, était célébré dans le square des Martyrs Juifs du Vel d'Hiv, le 61^e anniversaire de la rafle du 16 juillet 1942. Évènement sans précédent, d'une cruauté inouïe, puisque ce jour-là des policiers français avaient reçu l'ordre d'arrêter pour les interner des femmes et des enfants.

Ils n'étaient certainement pas entrés dans la police pour effectuer de telles missions, mais obéissaient docilement aux ordres, sauf quelques exceptions qui avaient des états d'âme. La veille du 16 juillet 1942, des rumeurs avaient circulé, évoquant une rafle imminente. La plupart d'entre nous craignaient qu'une fois de plus, des hommes ne soient raflés, comme ce fut le cas à plusieurs reprises.

Aussi, mon père se réfugia-t-il chez Madame Lavé, qui hébergea cette nuit-là douze personnes. Cette femme admirable reçut en 1998 le titre de « *Juste parmi les Nations* ». Ma mère et moi, nous croyant en sécurité, restons à la maison. À quatre heures du matin, violents coups de sonnette. Mon petit chien aboie furieusement. Ma mère ouvre. Un policier en uniforme (immense dans mon souvenir) se tient sur le palier, la concierge sur ses talons « *Madame, préparez vos affaires, je viens vous chercher dans une demi-heure* » et il redescend. Ma mère n'hésite pas une seconde « *Habille-toi vite, nous partons* » Partir, pour aller où ? Dans la rue pleine de policiers où résonnent des cris de désespoir ?

Partir, c'est, en une minute, une rupture complète avec la vie normale. Plus de foyer où rentrer le soir, plus de lit, plus de lieu dont on puisse dire « chez nous ». Tous les souvenirs, gais ou tristes, contenus entre ces murs, abandonnés en un instant. Nous voilà devenues des fugitives.

Je me rappelle qu'entre le 23 mars et le 23 juin 1943, mes parents, internés à Drancy avant d'être déportés sans retour, m'écrivaient dans chaque carte « *Courage chérie, nous retrouverons bientôt notre foyer* » hélas !...

Mon petit chien est placé de force dans la loge de la concierge qui proteste « *Pourquoi que vous partez, on vous a dit d'attendre* ». Ma mère la repousse et m'entraîne où ? Gamine abasourdie, je regarde ma douce maman, d'où lui vient cette force ?

Près du 63, faubourg Saint-Denis, où nous habitons, se trouvait, dans la cour des Petites Écuries, une échoppe de cordonnier. Monsieur Pierre, réfugié italien avec son épouse,

visage émacié de vieux philosophe, lunettes sur le nez, y officiait, accomplissant le miracle quotidien de transformer en souliers presque neufs des épaves éculées, irremplaçables en temps de guerre.

Ce lieu anodin et minuscule était un forum d'informations pour tous les réfugiés et résistants du quartier. On y trouvait de la presse clandestine, des tracts, Radio-Londres et beaucoup de chaleur et de réconfort. Habitant avec Françoise, leur fillette de huit ans, un étroit logis au-dessus de leur boutique, ils ont ouvert leur porte en pleine nuit aux deux fuyardes. Dédoublant leur lit, ils nous ont installées sur leur matelas, où l'insomnie nous a tenues jusqu'au matin. Là, Madame Pierre, cherchant à adoucir notre détresse, a sorti une boîte de son buffet. Elle a dit « *C'est un trésor* ». C'en était un, en effet ! Du vrai café en grains, introuvable à cette époque, dégageant un arôme délicieux. Dans le vieux moulin en bois, elle a moulu ce café. Nous l'avons bu ensemble, et



Rafle à Paris (collection Klarsfeld)

je n'ai jamais oublié ce moment, ni les regards désolés de Monsieur et Madame Pierre.

Je ne les ai pas revus après la guerre, ni le policier qui nous avait fait cadeau d'une chance, mais leur souvenir demeure comme une grande lumière au milieu d'une interminable nuit.

Il m'arrive souvent, lors d'interventions auprès d'écoliers et de collégiens, de raconter ces événements. Or, je dois dire que l'intérêt et l'émotion exprimés par les enfants constituent un bel hommage à ces « Justes » inconnus. ■

L'EXPOSITION « ENGAGEMENT DES JUIFS » PRÉSENTÉE À LA FÊTE DE L'HUMA

Marcel Apeloig

Depuis quelque temps, les gens de « gauche », les communistes en particulier, nous ont habitués à entendre des slogans comme par exemple: « *Justice et liberté en Palestine* » plutôt que des propos traitant de l'engagement des Juifs dans les combats pour la justice et la liberté tout au cours du XX^e siècle.

Aussi, il y avait des raisons pour être étonnés, lors de la dernière « Fête de l'Humanité », en septembre dernier, de voir dans un stand, prêté par la Fédération du Val-de-Marne, une exposition qui traitait de ce sujet: l'engagement des Juifs dans les combats rappelés plus haut.

Cette exposition, conçue par David Douvette, mis en forme par Sacha

Kleinberg et présentée par l'association des Amis des Anciens de la CCE (AA CCE) a intéressé beaucoup de monde. Les visiteurs de la fête de l'Humanité ont entre 18 et 40 ans, pour la majorité d'entre eux.

Beaucoup ignorent ce passé où les Juifs s'engagèrent et se battirent avec courage et défendirent leur patries d'adoption, dans toute l'Europe.

Mais les événements actuels leur donnent une vision tout autre des Juifs. Si l'antisémitisme traditionnel semble avoir régressé, l'antisionisme l'a remplacé et à nouveau, les Juifs sont représentés sous un aspect étroit et déformé.

Ce fut donc avec plaisir que nous vîmes de nombreuses personnes entrer

dans le stand, y rester assez longtemps, lire les textes qui accompagnaient les photos, textes qui avaient le mérite d'être concis.

Un certain nombre de ces visiteurs étaient émus, visiblement. Quelques-uns ont reconnu:

« *Nous ne connaissions pas* », d'autres: « *Nous connaissions, mais nous ne savions pas que ces événements étaient si terribles* »

Cela est à méditer.

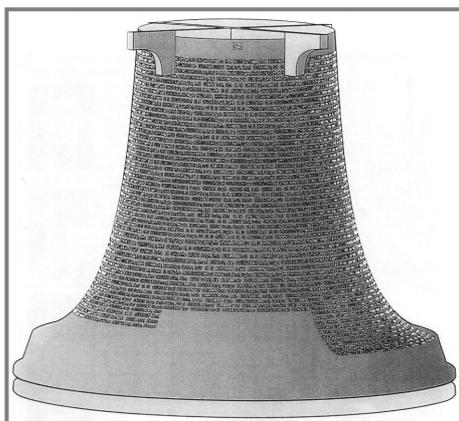
La présentation d'une telle exposition, dans un tel lieu, et à de tels visiteurs, c'est de l'information éducative.

Il faut donc féliciter les organisateurs et les hôtes qui ont fait preuve d'un certain courage pour faire cela ■

LE MONT VALÉRIEN - Hanna Kamieniecki

Dans la plupart des lieux où tombèrent des combattants de la résistance ou des otages, un monument, une plaque conserve leurs noms. Jusqu'à présent, au Mont Valérien où plus d'un millier d'hommes ont été fusillés entre 1941 et 1944, rien ne rappelait leur mémoire. Ces morts étaient restés anonymes. Certes ils étaient honorés en bloc, au cours de cérémonies officielles, chantés par les poètes, mythifiés en quelque sorte. Chacun d'eux pourtant était resté vivant dans le cœur et la mémoire de leurs descendants, de leurs compagnons de combat.

Aussi, le temps passant, chaque fois que l'un des derniers disparaissait, c'était comme si le frère, le père, le mari, l'ami mourrait une seconde fois. Ce voile de silence et d'oubli fut levé le 20 septembre dernier, lors de l'inauguration d'un monument à la mémoire des fusillés du Mont Valérien. Ce monument conçu par le sculpteur Pascal Convert, est la reproduction en bronze, d'une grande cloche. Les années d'occupation figurent sur le bandeau supérieur. Elles permettent de délimiter des champs verticaux épousant la forme de la cloche. Sur l'anneau situé à sa base, un espace est laissé libre, afin d'y ins-



crire les noms des fusillés qui n'ont pas encore été identifiés. Cette forme où il n'y a ni dos ni face, inhabituelle pour un monument commémoratif, où tous les noms sont exactement au même niveau, symbolise ce compagnonnage des hommes venus d'horizons divers qui ont fait la Résistance. Français et étrangers, ouvriers, artisans, intellectuels, paysans, bourgeois, aristocrates... Celui d'Honoré d'Estiennes d'Orves et du communiste Gabriel Péri, celui du jeune lycéen juif Nonnik Tuchwklaper avec ceux du lycée Buffon, ceux des 23 fusillés de l'Affiche Rouge FTP-MOI, tous étrangers dont onze Juifs, etc. Robert Badinter qui fut en 1997 l'initia-

teur du projet relatif à l'édification au Mont Valérien de ce monument à la mémoire des fusillés, résistants et otages, s'est exprimé avec beaucoup d'émotion le 20 septembre dernier. « *Enfin, il aura fallu 60 ans pour que les noms des héros, là même où ils étaient tombés soient enfin réunis dans ce lieu symbolique de la France combattante et de la Résistance(...)* Quand on regarde la liste des fusillés, on voit très clairement un nombre d'important de noms d'étranger, de juifs, un très grand nombre sur la liste des communistes, parfois même les trois qualités en une personne, on pense aux héros de la M.O.I(...) et c'est un honneur pour la République et pour la France que ce soit précisément des hommes venus d'horizons divers qui soient morts pour la France ».

Ce monument parce qu'il est situé face à la clairière où ils furent exécutés, où leur dernier regard s'est posé, où une dernière pensée a traversé leur esprit comme en témoignent si poignantes leurs « dernières lettres » donne son véritable sens à l'expression « lieu de mémoire » et ce d'autant plus qu'il est porteur d'une vérité historique désormais indéniable. ■

Récemment eurent lieu les obsèques d'une relation d'enfance de ma femme. Charles, puisqu'il s'agit de lui, s'est éteint dans sa soixante-seizième année.

À Bagneux, comme beaucoup d'entre nous, il se rendit pour son ultime voyage.

Accompagné de nombreux amis, il eut droit à des obsèques exceptionnelles.

Déjà, le fourgon s'arrêta à environ une centaine de mètres avant la tombe. Son cercueil fut descendu, puis porté sur les épaules de quelques amis. C'est en cortège pédestre que Charles arriva sur le lieu de son inhumation.

Cortège à la beauté impressionnante.

Le cercueil posé sur des tréteaux, ses trois fils et sa sœur lui rendirent hommage.

Le fils aîné annonça que nous entendrions auparavant, une chanson en yiddish que son père aimait particulièrement.

Après un silence de quelques minutes, un haut-parleur diffusa un chant magnifique. Personnellement, je ne connais pas le yiddish, je ne sais pas de quel chant il s'agissait, mais j'ai retenu, et suis persuadé que la majorité des amis présents ont ressenti la même chose, ce que nous avons entendu ce n'est pas une chanson, mais Charles écoutant l'un de ses chants favoris.

Puis sa sœur rappela le parcours de Charles. Sa naissance à Varsovie, son arrivée en France, encore enfant, son adaptation à ce pays, ses apprentissages, ses espoirs, ses déceptions, ses combats,

et surtout l'amour qu'il portait à sa femme, à ses trois fils et à ses petits enfants.

Ensuite, les trois frères, chacun à leur tour, évoquèrent leur « papa », disant haut et fort l'amour qu'il lui portait, en retour à celui qu'il leur prodigua.

Leurs voix s'étranglèrent souvent, mais ils eurent le courage d'aller jusqu'au bout, terminant en expliquant que leur père est mort en tenant leurs mains, et comme dernier souffle, il leur envoya un double baiser de ses lèvres, qui se turent à jamais.

Pour terminer, parce que Charles fut communiste, et qu'il crut toujours que cela était l'avenir de l'humanité, même si des malfrats salirent cet idéal en s'en emparant pour assouvir leur soif de puissance, et de cela Charles souffrit beaucoup, mais ne renonça pas à son espérance, nous entendîmes deux chants russes, dont le dernier évoqua les volontaires étrangers de la guerre d'Espagne en 1936.

Charles fut porté en terre. Nous lui avons donné chacun, une rose et une pelletée de terre.

Ses trois fils et sa sœur, par ce qu'ils firent, élevèrent Charles, homme discret, voire effacé, à la dignité d'un grand homme, ce qu'il fut finalement ■

■

JEAN BRAUMAN N'EST PLUS

Combattant acharné, il poursuivit son travail jusqu'à la dernière minute avant de sombrer dans un sommeil sans réveil.

Homme peu commun, Jean fut jeune résistant dès l'occupation allemande. À 17 ans déjà il choisit de se battre contre l'adversité. Après un court séjour dans les FTP de Paris, il entre dans le Mouvement de jeunesse Sioniste (MJS) qui l'envoie au début de 1944, rejoindre le maquis de l'Armée Juive au Corps Francs de la Montagne Noire à l'Espinassier dans le Tarn.

Échappant de justesse à une arrestation, il est envoyé dans le Corps Franc de Lyon où il participera aux combats de la Libération au cours desquels il sera gravement blessé à la tête, ceci nécessitant une trépanation.

Après la fin de la guerre, Jean, sioniste convaincu rejoindra la terre de Palestine et se battra pour la création de l'État d'Israël.

1948, l'État d'Israël existe !

Jean est soldat dans Tsahal où il deviendra officier.

Lorsque l'âge de la retraite arrive, il opte pour une continuité de ses combats. La chaise longue n'est pas pour lui.

Ces dernières années, il fera équipe avec Frida Wattenberg et Georges Loinger pour confectionner un livre qui rappellera les noms des membres de l'Organisation Juive de Combat (OJC), réseau de résistance issu des organisations de la communauté juive de l'époque. Ce livre c'est : « Organisation juive de combat – Résistance/sauvetage France 1940-1945 ». Cet ouvrage qui connaît un succès chaque jour croissant sera pour lui l'aboutissement d'une vie plus que remplie.

Au cours de ses obsèques, ses compagnons diront ce qu'il était, et combien il va leur manquer.

Son jeune frère Emmanuel-Émile rappellera son parcours de grand frère et conclura en disant : « *Je suis fier d'être le petit frère d'un homme comme toi* ».

Il repose dans le tombeau familial, auprès de Henri, son frère aîné, revenu de déportation qui avait été transféré d'Auschwitz à Varsovie pour nettoyer les ruines du Ghetto. ■

Marcel Apeloig

MÉMOIRE JUIVE DE PARIS - CDJC-MMJI
37 rue de Turenne 75003 Paris
Tél.: 01 42 77 44 72 - Fax.: 0148 87 15 20
e-mail: fwatt@club-internet.fr
apeloigm@club-internet.fr

Mise en page: Marcel Apeloig